

Allocution de M. Paul Demont, Président de l'Association

Paul Demont

Citer ce document / Cite this document :

Demont Paul. Allocution de M. Paul Demont, Président de l'Association. In: Revue des Études Grecques, tome 118, Juillet-décembre 2005. pp. 21-27;

https://www.persee.fr/doc/reg_0035-2039_2005_num_118_2_4626

Fichier pdf généré le 19/04/2018

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 22 JUIN 2005

ALLOCUTION DE M. PAUL DEMONT

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION

MESDAMES ET MESSIEURS, MES CHERS COLLÈGUES,

Chaque Président rappelle année après année le caractère éphémère de sa charge. Mon cas personnel est un peu différent. Me voici plutôt aujourd'hui au terme d'un long parcours : près de vingt années au bureau de notre Association. Je reprends en revanche entièrement à mon compte le second *topos* des discours présidentiels : la charge est légère, grâce à Valérie Fromentin, que vous entendrez dans un instant, et grâce à tous les membres du Bureau : en votre nom, je les remercie tous d'emblée. Ou du moins elle serait légère, si le premier devoir du Président, dans son allocution annuelle, n'était pas d'évoquer la mémoire des membres de notre Association qui nous ont quittés. Le tableau changeant de l'hellénisme que composent année après année leurs personnalités et leurs œuvres diverses ravive le regret que nous avons d'eux, mais il mérite notre hommage et nous incite à continuer le chemin.

Le destin a voulu que la figure de Jean Sirinelli, disparu peu avant la première séance de l'année, soit évoquée d'abord. J'ai eu le privilège d'avoir été son jeune collègue à la Sorbonne, et je sens encore le regard à la fois légèrement ironique et si bienveillant avec lequel il jugeait, derrière sa cigarette, notre génération. Je ne doute pas qu'il eût suivi de même mes propos de ce jour. Jeune Corse envoyé à Paris à 7 ans, en 1928, il accomplit toute sa scolarité au lycée Henri-IV, ce qui le conduit, pendant la seconde guerre mondiale, à l'ENS. Dès sa sortie de l'École, il est attiré par l'étranger : le voici professeur à l'Institut français de Bucarest et chargé de mission au ministère des affaires étrangères. Puis il revient au parcours classique de l'helléniste : assistant à Rennes (il adhère alors à notre association, en 1949), assistant à Paris, agrégé répétiteur à l'ENS, et pratiquant la fusion des écoles avant l'heure, puisqu'il assure aussi des cours d'agrégation boulevard Jourdan. Et c'est à nouveau le départ, mais pour l'Afrique, cette fois, à Dakar, où il est maître de conférences, puis professeur sur une chaire de langue et littérature grecques et d'histoire ancienne de 1959 à 1962. Commence alors, ou recommence, une brillante carrière administrative, d'abord au ministère des affaires étrangères, comme chef du service de l'enseignement et des œuvres, puis à l'éducation nationale, comme recteur à Limoges, puis, de 1968 à 1972, en une période de réformes décisives, directeur des enseignements supérieurs, et enfin recteur de l'académie de Versailles. « On travaille dans les ministères », disait-il, lors de son pot de retraite, pour aller contre certaines idées reçues : il n'était pas de ces savants qui n'ont que mépris pour l'administration, il en savait d'expérience la grandeur et les servitudes. Il savait aussi apprécier le métier de profes-

seur d'Université, qui, disait-il le même jour, reste encore, malgré tout, un « métier de seigneur ». Après son rectorat de Versailles, il avait retrouvé avec une profonde joie une chaire de grec à l'Université de Paris-Sorbonne, qu'il occupa jusqu'à sa retraite en 1990, tout en assurant, jusqu'en 1996, la présidence de la commission française pour l'UNESCO. Dans ses travaux d'helléniste, il s'est consacré principalement à la période dite post-classique, car « l'énorme travail accompli pour maintenir adéquat au présent, pour 'actualiser', comme on dit, l'héritage classique » — je reprends la conclusion du discours qu'il a prononcé en 1989 alors qu'il présidait notre association —, pouvait lui paraître analogue au nôtre. Il l'avait fait d'abord dans la perspective de la chrétienté, avec sa thèse sur *Les vues historiques d'Eusèbe de Césarée durant la période prénicéenne*, publiée à Dakar en 1961 et couronnée par notre Association : il devait aussi traduire et commenter aussi le premier livre de la *Préparation évangélique* pour la collection des Sources Chrétiennes. Si toute l'antiquité était son domaine, — il a collaboré au manuel classique de Jean Touchard qui a nourri des générations d'étudiants en sciences politiques, l'*Histoire des idées politiques* de la fameuse collection Thémis —, c'est à cette nouvelle conception, étendue, du classicisme, défendue par Marrou, par Marguerite Harl et par d'autres, qu'il a principalement voulu travailler, notamment quand il a bâti, au cours de son séminaire de la Sorbonne, cette puissante synthèse sur *Les Enfants d'Alexandre* qu'il a fait paraître en 1993. Il n'est pas étonnant, dans cette perspective, qu'il ait consacré des travaux importants, et un livre entier, à Plutarque, ce passeur à nul autre pareil. En 1987, il établit et traduit pour la collection Budé le « De l'éducation des enfants », puis, en 1989, en collaboration avec Robert Klaerr et André Philippon, lui aussi disparu cette année, « Comment écouter », « Les moyens de distinguer le flatteur d'avec l'ami », « Comment s'apercevoir qu'on progresse dans la vertu », « Comment tirer profit de ses ennemis », « De la pluralité d'amis », « De la fortune », « De la vertu et du vice ». C'est avec sa disciple Françoise Frazier, professeur à l'université de Montpellier-III, qu'il publie en 1996 les livres VII à IX des *Propos de table*, puis deux volumes des *Vies* chez Garnier-Flammarion. De son dernier ouvrage, paru chez Fayard en 2000, *Plutarque de Chéronée : un philosophe dans le siècle*, je pasticherai le titre : un humaniste dans le siècle, tel fut Jean Sirinelli. Il évoquait ici même, en 1989, la façon dont, de nos jours, les études grecques « ont surmonté la crise de croissance des savoirs en sciences humaines », car nous autres hellénistes, disait-il en substance, nous avons su reprendre, avec les moyens modernes, l'exploration du patrimoine, mais la chance que nous avons, c'est que l'objet de nos études, c'est notre civilisation, « nous-mêmes, nos valeurs, notre être », si bien que, ajoutait-il, nous pouvons donner en cadeau de baptême à l'Europe naissante, « une prise de conscience sans cesse approfondie de nous-mêmes et de la culture que nous portons ». Puisse ce message être entendu avant qu'il ne soit trop tard. L'attachement au grec et à la civilisation grecque, qui doit beaucoup à son maître Fernand Chapouthier, mais surtout au fait que le grec l'avait séduit, tout simplement, fut un axe essentiel de sa vie si riche et diverse, et son épouse m'a dit à quel point, malade, dans la souffrance, la lecture des textes grecs, seul ou avec sa petite-fille, avaient nourri la force d'âme dont il a fait preuve.

Georges Redard, professeur honoraire aux universités de Neuchâtel et de Berne, ancien doyen dans ses deux universités et ancien recteur de l'université de Berne, correspondant étranger de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, s'est éteint le 24 janvier. La nécessaire spécialisation scientifique n'était pas non plus pour lui une fuite hors de notre monde. Il était né le 4 avril 1922 à Neuchâtel et s'était consacré très tôt à la linguistique indo-européenne. Docteur ès-lettres et diplômé de la quatrième section de l'EPHE, membre de notre association depuis 1947, année où il est à Paris, il consacre ses premiers travaux à la langue grecque, tant du point de vue de sa morphologie, avec sa thèse sur *Les noms grecs en -της, -τις, et principalement en -ίτης, -ίτις*, publiée en 1949, que du point de vue de la sémantique, avec ses *Recherches sur χρή, χρήσθαι. Étude sémantique*, publiées en 1953. Sa participation, sur des questions d'étymologie et de morphologie verbale, aux mélanges de linguistique offerts successivement, en 1954, 1972 et 1975, aux trois maîtres que furent Albert Debrunner, Pierre Chantraine et Emile Benveniste, suffit à indiquer l'autorité qu'il

avait acquise dans ce domaine. C'est lui qui rédigea la notice évoquant la mémoire de Pierre Chantraine dans la revue *Kratylos*. Devenu professeur à Neuchâtel en 1951, il occupe conjointement à partir de 1954, à la retraite d'Alfred Debrunner, la chaire de linguistique indo-européenne de l'université de Berne. Claude Sandoz, l'actuel titulaire de la chaire de Neuchâtel, qui a bien voulu m'aider à évoquer sa mémoire, m'écrit que son enseignement ne se limitait pas à la grammaire comparée, mais qu'il faisait place à la linguistique générale, à la grammaire française, à la linguistique appliquée. Rédacteur au « Glossaire des patois de la Suisse romande », il se familiarise avec les méthodes de la dialectologie et les applique à l'étude des parlers iraniens. Il participe à quatorze missions dialectologiques en Iran, et surtout en Afghanistan, et devient ainsi l'un des meilleurs spécialistes de l'Iran, dont il a publié un *Atlas linguistique* en 1960. Outre les étudiants qu'il formait avec passion et efficacité à toutes ces disciplines novatrices, il touchait aussi un large public par la « Chronique de la langue vivante » qu'il assura pendant dix ans dans le *Journal de Genève*. Enfin, il a fortement contribué aux études sur Ferdinand de Saussure et ses disciples, ce qui a conduit l'université de Genève à lui faire l'hommage d'un doctorat *honoris causa*.

Le troisième membre de notre association à nous avoir quittés est Jean-Marie Terrieux, décédé le 28 février. Il était né le 4 mai 1933 dans le Lot. Après des études en droit canonique, à la Faculté théologique de Strasbourg, et, en lettres, jusqu'à l'agrégation, à l'université de Toulouse, il soutient, sous la direction de Marguerite Harl, une thèse de troisième cycle consacrée à la traduction, à l'annotation et au commentaire d'une œuvre de Grégoire de Nysse, le *De anima et resurrectione*, et publie en 1995 aux éditions du Cerf le *Sur l'âme et la résurrection* dans la collection « Sagesse chrétiennes ». Parallèlement, il mène une carrière de professeur de lycée, à Blois et à Tours, de 1963 (année où il adhère à notre association) à 1968, avant d'être recruté à l'université de Toulouse, comme assistant, puis maître-assistant et maître de conférences, où il a notamment assuré pour une large part, jusqu'à sa retraite, l'enseignement relatif à l'antiquité tardive. Monique Alexandre, qui était au jury de sa thèse, m'a dit toute l'estime qu'elle portait à notre collègue disparu.

De Pierre Monteil, décédé le 2 mars, chacun retient l'autorité et la rude franchise. J'ai personnellement éprouvé sur pièces l'acuité de son jugement, tant au CNU que l'année où il avait accepté la présidence de notre association, en 1992-1993. Il est né le 30 septembre 1925 à Saint-Augustin, dans l'arrondissement de Tulle, en Corrèze, où ses parents sont instituteurs. Normalien, agrégé de grammaire, professeur à Melun (c'est alors, je crois, qu'il adhère à notre association, en 1950), pensionnaire de la Fondation Thiers, « caïman » de philologie à la rue d'Ulm, assistant de latin à la Sorbonne, il est, à partir de 1957, chargé d'enseignement à Dijon, où, malgré diverses sollicitations, il fait toute sa carrière dans la chaire de philologie classique et de grammaire comparée, crée pour lui après la soutenance et la publication de sa thèse principale, en 1963, sur *La phrase relative en grec ancien. Sa formation, son développement, sa structure des origines à la fin du v^e siècle av. J.-C.*, et de sa thèse complémentaire, *Beau et laid en latin. Étude de vocabulaire*. D'emblée, par ces deux ouvrages, il s'impose comme un maître tant en grec qu'en latin, avec cependant une préférence pour le grec. Du côté du grec, les étudiants, mais aussi ses collègues, ont en particulier fréquenté, et fréquentent encore assidument, son édition commentée d'un choix d'*Idylles* de Théocrite dans la collection Erasme, parue en 1968, et munie d'un remarquable exposé liminaire sur la langue de ce poète. Il publie chez Nathan, en 1970, du côté du latin, mais utiles aussi pour les hellénistes, des *Éléments de phonétique et de morphologie du latin* qui n'ont pas été remplacés, et enfin, en 1997, revenant à sa Corrèze natale, une monographie sur *Le parler de Saint Augustin : description linguistique d'un microdialecte occitan de Corrèze*. A Dijon, avec notamment ses collègues et amis Raymond Weil et Georges Rougemont, il a formé des générations d'agrégés de grammaire (parfois plus nombreux qu'à la Sorbonne même), mais aussi d'agrégés de lettres classiques (il mettait un point d'honneur à assurer chaque année un cours d'agrégation de littérature grecque), avec exigence et rigueur, en insistant particulièrement sur la méthode propre à l'analyse linguistique, totalement inconnue à Dijon à son arrivée, et sur la nécessaire association du grec et du latin, souvent proclamée,

moins souvent pratiquée. A ses qualités scientifiques et pédagogiques, il joignait un intense souci du bien commun, et la volonté de ne pas tomber dans les affrontements stériles entre tendances opposées, ce qui l'a conduit à jouer un rôle majeur, pendant de longues années, aussi bien au sein de son université qu'au niveau national, au CNU ou au CNRS, par sa clarté d'esprit, sa disponibilité et sa droiture. Ses dernières années ont été assombries par de douloureuses épreuves personnelles. Mais il rédigeait encore, à la veille de ce qu'il appelait « l'ultime formalité », des notices pour la « Chronique d'étymologie latine » en préparation pour la *Revue de philologie*. Le faire-part annonçant son décès dans *Le Monde*, qu'il avait certainement rédigé lui-même, l'associe à la mémoire de son épouse, M^{me} Marie Jeanne Monteil, née Delbos, qui avait quitté la khâgne de Dijon à peu près au moment où lui-même avait pris sa retraite et avait trop tôt disparu, et il est accompagné d'une bouleversante citation d'Euripide : καὶ μοι θάνατος παῖδων ἔλθοι.

André Philippon, qui était membre de notre association depuis 1949 et nous a quittés le 26 mars, est l'un de ceux qui m'ont ouvert les chemins de l'hellénisme, puisque j'ai suivi son enseignement en hypokhâgne au Lycée Henri-IV, en 1967, et, pour évoquer la mémoire de celui qui fut avant tout un professeur de grec, je voudrais citer une annotation qu'il avait portée sur l'une de mes premières copies, comme toujours méticuleusement corrigée, de sa belle écriture régulière : « résultat décevant, alors que vous avez montré, par la composition et par divers autres indices, que vous êtes parmi ceux de la classe qui savent du grec ». Quant à lui, après de brillantes études lyonnaises au Lycée Ampère (annexe de Saxe), puis au lycée Henri-IV à Paris, il est reçu à l'ENS en 1939, mais ne peut entrer à l'École qu'en 1943 et passer l'agrégation qu'en 1945. Ensuite, il est assistant de latin et de grec à l'université de Nancy pendant six ans, puis professeur au lycée Poincaré, avant de devenir parisien, successivement au lycée Saint-Louis, au collège Stanislas, aux lycées Henri-IV et Louis-le-Grand. Il est nommé Inspecteur général en 1976 et, à ce titre, a présenté un rapport que l'on pourra trouver pessimiste, mais qui est surtout lucide, et qu'il vaut encore la peine de lire, sur l'état de l'enseignement des langues anciennes et du français, au congrès de Toulouse de l'association Guillaume Budé, en 1978. Il a été membre pendant de longues années des jurys du CAPES et de l'agrégation, et président du jury du CAPES. Son auteur de prédilection était Plutarque, il en a édité en 1987 le *Comment lire les poètes*, dans le premier tome du Plutarque de la Collection Budé, et il a contribué, en 1989, avec Jean Sirinelli, à qui, à nouveau, le destin l'associe cette année, et Robert Klaerr, à la publication de la deuxième partie de ce premier tome.

De Raoul Baladié, qui nous a quittés le 29 mars, j'avais pu apprécier pendant un an, quand il accepta la présidence de notre association, en 1998-1999, à la fois l'affabilité, la modestie et le soin scrupuleux qu'il mettait à la préparation de nos séances. Cet ancien élève du lycée Ingres de Montauban — grâce à notre collègue Michel Martin et à Valérie Fromentin, j'ai eu en mains la brochure qui mentionne certains des prix que mérita « Raoul Baladié de Montech », et je sais aussi qu'il avait obtenu un second prix de version grecque au concours général de 1932 —, agrégé en 1939, a d'abord fait sa carrière dans l'enseignement secondaire, à Tournon, Nîmes, Bordeaux, puis Paris, aux Lycées Janson-de-Sailly et Louis-le-Grand. C'est à Paris, dans les années 1960, qu'il s'orienta vers la recherche universitaire, en suivant les séminaires d'A. Dain, de L. Robert, de J. Irigoien, et... en adhérant à notre association. Maître-assistant à Lille auprès de J. Defradas en 1963, puis à Nanterre, il soutient sa thèse en 1975 et il est immédiatement choisi comme professeur de grec à Bordeaux, où il reste jusqu'à sa retraite, en 1986. Il avait conclu son discours présidentiel, ici même, en insistant sur l'utilité, sur la nécessité d'une connaissance directe de la Grèce d'aujourd'hui. C'était de sa part à la fois un choix humain et un choix scientifique : en disciple de Louis Robert, il a consacré l'essentiel de sa vie et de ses travaux universitaires à la géographie historique et particulièrement à l'œuvre de Strabon. Sa thèse de doctorat d'État, qui a reçu en 1981 le prix de notre Association, associe, dans cet esprit, une connaissance intime du texte du géographe à l'exploration personnelle inlassable, appareil photographique à la main, des routes les moins praticables du Péloponnèse, au besoin sur les traces des voyageurs précédents, qu'il connaissait admirablement : ce

livre, *Le Péloponnèse de Strabon. Étude de géographie historique*, mobilise ainsi toutes les ressources de ce qu'on appelle les sciences auxiliaires de l'histoire, plus une, l'expérience vécue du terrain qu'on décrit. Auparavant, Raoul Baladié avait déjà publié dans la collection Budé le Livre VIII de la *Géographie*, en 1978 ; ce furent ensuite les livres VII, en 1989, puis IX, en 1996. Il avait presque achevé le livre XIII et déjà mis en chantier le livre XIV. De l'antiquité à nos jours, la Grèce et les hellénistes formaient un tout indissociable pour cet esprit infatigable et curieux de tout.

Solange Vergnières, décédée le 1^{er} avril à l'âge de 55 ans, était professeur de philosophie en Lettres supérieures aux Lycées Lakanal de Sceaux et Jeanne d'Albret de Saint-Germain-en-Laye. Née le 14 septembre 1949, elle suit les traces de son père, notre ancien président Francis Vian, à qui vont nos pensées amicales, en se passionnant pour les textes grecs, mais elle le fait en philosophe. Agrégée de philosophie en 1973, elle soutient en 1982 une thèse d'histoire de la philosophie sur Plotin, une traduction et un commentaire des traités de Plotin sur le Beau. Elle publie en 1995, aux Presses universitaires de France, un bel ouvrage sur *Éthique et politique chez Aristote (ἠθικῆς, ἠθικῆς, νόμος)*, qui fut couronné par notre Association et traduit en espagnol. Je me souviens avoir alors correspondu avec notre lauréate, dont j'avais beaucoup apprécié le travail, et avoir bénéficié des remarques qu'elle avait bien voulu me faire. Elle consacre encore plusieurs études à la pensée morale et politique d'Aristote, sur « sociabilité et discorde », sur la démocratie athénienne ou sur la notion si importante d'« akrasie », ou « intempérance ». Professeuse soucieuse de définir « l'autorité » dans ses rapports avec « l'éducation », selon le titre d'un article publié dans *L'enseignement philosophique*, comme, à partir de références antiques, Hannah Arendt l'avait fait aussi, elle a été enlevée aux siens alors qu'elle avait encore deux ouvrages en cours, restés inédits.

En même temps que nous saluons avec émotion la mémoire de nos collègues disparus, nous souhaitons la bienvenue aux seize nouveaux adhérents qui sont venus rejoindre notre Association cette année et nous fournir ainsi des motifs d'espoir : nous sommes sûrs que leurs travaux aussi contribueront au progrès des études grecques en France.

En tout cas, les communications présentées cette année à notre Association, et harmonieusement choisies par notre Secrétaire générale, vont dans ce sens. Notre programme, cette année encore, fut éclectique. Nous avons envisagé les rapports complexes du christianisme avec le monde grec, grâce aux étonnants documents rassemblés par Jean-Luc Fournet sur l'Homère de l'hagiographie, puis à l'étude de Stéphane Toulouse sur la voie hellénique chez Synésios, et nous avons aussi suivi l'analyse faite par Catherine Broc-Schmeizer de l'évolution de la figure de Jean-Baptiste chez Jean Chrysostome. Eric Foulon a tenté de mettre au jour les ambiguïtés que recèle l'historiographie de Polybe malgré son apparente clarté. Deux communications nous ont présenté des aspects méconnus du polythéisme grec : Pierre Debord a réexaminé de façon très neuve une fondation testamentaire évoquant notamment la déesse Ma de Comana et Isabelle Tassinon nous a présenté un nouvel état et une nouvelle lecture de la documentation concernant le dieu Bès d'Amathonte. Guido Schepens est venu nous montrer, à propos du personnage d'Agésilas, la vitalité des travaux sur l'historiographie du quatrième siècle. André Laks a exposé certains des progrès, et certains des problèmes, qu'ont introduits la découverte et l'édition du papyrus empédocléen de Strasbourg. Sylvie Galhae a présenté une analyse très fine de l'évolution de l'image de la vieille femme d'Homère à Mimnerme. Dans notre séance commune avec la Société des études latines, Charles de Lamberterie a proposé une brillante interprétation des emplois et de l'origine du mot *θεῖνῃ*, avant que notre collègue latiniste Jean-Marie André ne décrive la réception du serment hippocratique dans le monde romain. Nous avons conclu l'année en revenant à l'épigraphie, mêlée de dialectologie et d'onomastique, avec Catherine Dobias, et, dans une perspective historique, avec le très intéressant dossier des affranchissements à Hypata, en Thessalie, qu'a présenté Richard Bouchon.

Les directeurs de la Revue, Jacques Jouanna et Olivier Picard, feront donc leur miel de cette récolte-là : nous leur devons cette année une particulière reconnaissance, car ils ont dû, avec l'aide (bénévole, rappelons-le) de Véronique Boudon-Millot et

d'Alessia Guardasole, entièrement recomposer le second fascicule de l'année 2004, à la suite de l'incendie de l'atelier de photocomposition de l'imprimeur au moment précis où tout était prêt pour le bon à tirer. Vous avez sûrement reçu ces jours-ci ce numéro. Espérons que le petit retard pris sera peu à peu rattrapé, afin que notre Revue retrouve la parfaite ponctualité qui lui vaut une part non négligeable de sa notoriété. Une autre question relative à la Revue a été examinée cette année, à la demande du CNRS, par sa direction et par notre Comité, réunis en séance exceptionnelle le 6 décembre 2004, celle de sa publication sous forme électronique, d'une part en ce qui concerne les collections existantes, d'autre part pour les nouveaux numéros. Nous avons donné un avis favorable à cette éventualité, à deux conditions : l'accord de notre diffuseur, Les Belles Lettres, et le caractère payant de l'accès à notre revue, dans des conditions financières qui permettent de continuer à avoir une diffusion papier. C'est l'Association des études grecques, rappelons-le, qui est propriétaire du titre de la revue, et elle est son propre éditeur : c'est donc à elle que reviennent les décisions. Cette évolution, peut-être même cette révolution, est inéluctable, elle peut, elle doit contribuer au rayonnement de la revue : il faut nous y préparer.

Si notre Association existe, c'est avant tout grâce à l'action d'une équipe bénévole, amicale, soudée autour de notre Secrétaire générale, Valérie Fromentin, qui en est la cheville ouvrière. Micheline Kovacs, aidée de son époux, continue, malgré ses lourds soucis, de nous rendre les plus grands services en nous faisant parvenir chaque mois les convocations. Michel Fartzoff a pris en charge une autre évolution indispensable, le développement de notre communication électronique, qui doit permettre à la fois une plus grande réactivité et un allègement de nos dépenses. De notre budget, Alain Billault, malgré ses multiples charges, reste le vigilant et scrupuleux gardien : il nous appellera dans un instant, et je vous appelle d'ores et déjà avant lui, à payer votre cotisation en temps et en heures. Le versement annuel de notre diffuseur est notre ressource principale, mais il est sujet à des variations d'une année à l'autre, et il est essentiel que nous assurions, nous autres les membres de l'association, par notre fidélité et notre ponctualité, un volant de recettes stables. Notre Association peut aussi recevoir, vous le savez, des dons et legs, comme elle l'a fait notamment, dans les dernières années, avec le legs Dreyfus et la fondation Raymond Weil. Véronique Boudon-Millot, directeur de recherches au CNRS, outre le secrétariat de la rédaction de la *REG*, qu'elle assure avec Alessia Guardasole, veille avec soin à notre Bibliothèque, qui est hébergée par l'Institut de grec de Paris-Sorbonne. En votre nom à tous, j'exprime à tout le Bureau la reconnaissance que nous éprouvons à son égard.

Au cours de cette année, notre Association, avec d'autres, a aidé, dans la mesure de ses moyens, à la fois financièrement et moralement, la Fondation Hardt, et sa présidente, M^{me} Margerethe Billerbeck, dans sa campagne de réforme et de renouveau. Grâce à de tenaces efforts, la Chandoleine accueille à nouveau des pensionnaires depuis le début du mois pour des séjours de recherches de deux semaines à un mois, dans des conditions très favorables, notamment pour des doctorants ou des post-doctorants, mais aussi pour des chercheurs confirmés : une bibliothèque de plus de 50 000 volumes, des ressources informatiques parfaitement à jour, des chambres individuelles confortables en pension complète. Que chacun, directeur de recherches ou chercheur, pense à cette possibilité qui lui est ouverte ainsi de nouveau, et, s'il est intéressé, qu'il s'adresse à Jacques Jouanna, notre représentant au Comité scientifique de la Fondation.

La situation de cette Fondation était fragile. Elle semble désormais mieux assurée, par une politique volontariste et un engagement de tous les instants. C'est notre lot. Le grec en France est lui aussi fragile, mais la volonté et l'engagement peuvent assurer son avenir. Grâce en particulier à la stature intellectuelle et morale de deux de nos anciens Présidents, Jacqueline de Romilly et Jean-Pierre Vernant, l'opinion publique nous est maintenant favorable, et les politiques ont, semble-t-il, intégré ce fait dans leurs raisonnements. Jacqueline de Romilly, dont — je puis en témoigner —, l'action auprès de nos gouvernants ne connaît pas une seconde de relâche, a obtenu, entre autres mesures importantes, le renforcement des coefficients des épreuves de langues anciennes au baccalauréat. Les 33 000 hellénistes de France, dont la moitié, il est vrai,

en classe de troisième, n'ont jamais été aussi nombreux. Et jamais été aussi faibles, diront certains ? Il est incontestable que l'accroissement des connaissances scientifiques nécessaires à la jeunesse implique une moindre part donnée à l'enseignement littéraire, et que, de plus, dans le domaine littéraire, le phénomène de la mondialisation fragilise les langues anciennes par rapport aux langues vivantes. Il n'est pas raisonnable de nous fixer comme objectif la restauration, dans les lycées, d'un flux important d'hellénistes qui soient de parfaits techniciens de la langue, alors qu'ils n'y ont d'abord accès que de façon optionnelle, et à des horaires ou dans des conditions précaires. En revanche, qu'un nombre significatif de jeunes qui le souhaitent puisse accéder à une connaissance suffisante du grec pour éprouver charnellement ce qu'est une langue de culture, et apprécier, à la fois en traduction et dans le texte, l'étude du patrimoine culturel de l'antiquité, entendu dans son acception la plus large, voilà ce qui est souhaitable et possible. L'inspection générale, nous en avons encore eu l'assurance au dernier congrès de l'APLAES, où je représentais notre Association, travaille avec les inspecteurs d'académie à une réorientation des méthodes et des programmes dans le sens d'une progressivité et d'une rationalité plus affirmées. Les jeunes professeurs dévoués et enthousiastes ne manquent pas. Proposer au lycée et à l'université, par le biais de la littérature ou de la philosophie, de l'histoire, de la linguistique ou des sciences humaines en général, une prise de conscience critique de la culture européenne que nous portons en nous, c'est à la fois notre devoir, et c'est une tâche qui comporte en elle-même sa récompense. Puisse-t-on avoir aussi la volonté et la capacité de nous donner, comme impératifs catégoriques de notre enseignement, les objectifs d'Hérodote : ne pas laisser perdre dans l'oubli les « œuvres grandes et merveilleuses » des hommes, et de Thucydide : y trouver « une acquisition pour toujours ».

L'évocation des champs disciplinaires si variés qui se trouvent associés dans l'étude de l'antiquité me conduit à nouveau, pour finir, à notre Association. Nos séances sont différentes des séminaires et des journées d'études spécialisés qui fleurissent un peu partout : elles ont pour objectif de soumettre à la communauté que forme l'ensemble des hellénistes les travaux que font les uns et les autres dans leurs domaines respectifs, et, de plus, elles contribuent pour une part à nourrir notre revue. L'idéal d'une « science de l'antiquité » est certes quelque peu virtuel, tant les disciplines sont variées et tant il est difficile d'avoir ne serait-ce qu'une compétence minimale dans ces disciplines variées, mais il me semble indispensable que chacun puisse soumettre le résultat de ses travaux à des collègues qui, sans être nécessairement spécialistes de son domaine, connaissent bien le grec. C'est en tout cas la conviction qui m'a conduit à passer tant de temps au service de notre association, une conviction qui s'est renforcée année après année en entendant les communications et à la lecture des ouvrages primés. Et c'est pourquoi je lance un appel à la fois aux intervenants éventuels (qu'ils n'hésitent pas à s'adresser à M^{me} Valérie Fromentin) et aussi à leur public : que ceux qui le peuvent réservent leur lundi soir, et qu'ils soient présents en nombre, même si le programme ne correspond pas à leur spécialité propre ! Leurs interventions peuvent apporter beaucoup aux orateurs, qui, en retour, leur ouvriront des horizons insoupçonnés. C'est sur cette perspective, qu'avant de transmettre amicalement à Michel Casevitz les destinées de notre Association pour l'an prochain, je donne la parole, successivement, à Valérie Fromentin, pour son rapport sur notre Commission des Prix, et à Alain Billault, pour son rapport financier, en vous remerciant de la confiance dont vous m'avez honoré depuis tant d'années.